



**Sébastien Le Jean**  
**le grand**  
**effondrement**



LIANA LEVI



**La dérive**  
**survivaliste**



En région parisienne, un PDG a été savamment assassiné en un lieu dont personne ne soupçonnait l'existence. Un bunker pour milliardaires, devant servir de refuge au jour de la catastrophe qui vient. Le commandant Ronan Sénéchal aurait préféré ne pas être appelé sur cette affaire le jour de la naissance de son fils. Le tueur a laissé un message, il ne s'arrêtera pas là.

En région lyonnaise, le corps d'un jeune youtubeur, connu pour appartenir à la mouvance écologiste radicale, a été repêché dans un étang. Le capitaine Irina Kowalski peine à comprendre qui a éliminé l'activiste qui voulait sauver le monde du changement climatique.

Les deux enquêteurs vont plonger malgré eux dans l'univers du survivalisme et son emprise sur les esprits. Une descente aux enfers parmi manipulateurs et complotiers convaincus que le Grand Effondrement est imminent.

### Immersion chez les survivalistes

**SÉBASTIEN LE JEAN** vit et travaille à Paris. Amateur de littérature noire et policière depuis sa jeunesse, il apprécie particulièrement les livres qui nous tendent un miroir sur notre monde. *Le Grand Effondrement* est son premier roman. Un thriller efficace et haletant.

Sébastien Le Jean

# Le grand effondrement



Liana Levi



*À mes parents*



«Je ne crois pas à la fin du monde,  
mais je crois à la fin de notre monde.»  
Viktor Kieffer, *Se préparer à l'effondrement*



TEOTWAWKI



## Prologue



*Alors, c'était vrai.*

Toby suivait des yeux l'avion qui était en train d'atterrir. Il saisit sa paire de jumelles pour identifier le modèle. Un Falcon 8X.

Encore un.

Il regarda sa montre. En trois heures, c'était le vingt-septième jet privé qui se posait sur le tarmac du petit aéroport de Queenstown. Les installations n'avaient pas été prévues pour un tel trafic et certains appareils avaient été contraints de stationner sur le parking des voitures.

Toby se redressa sur le siège défoncé de son véhicule. Il avait mal au dos à force d'être resté immobile tout l'après-midi, mais il avait eu la confirmation qu'il était venu chercher. Il se passait quelque chose à Queenstown. Ce qui n'était pas banal pour cette bourgade néo-zélandaise qui comptait sept fois plus de moutons que d'habitants.

Tout avait commencé par un coup de fil anonyme, une semaine auparavant.

– Vous êtes bien journaliste ?

– Oui.

– J'ai un scoop pour vous. Un truc énorme.

Toby travaillait au *Queenstown Journal*. Avec le propriétaire, ils étaient les deux seuls membres de la rédaction. Un numéro par semaine. Parfois, un par mois, quand ils manquaient de nouvelles locales à imprimer. Jusqu'ici, le papier le plus excitant que Toby avait écrit était une interview d'Hazel Walsh, la doyenne de la ville qui avait fêté ses cent-trois ans. Lui en avait vingt-neuf et n'avait pas l'intention de s'éterniser dans ce patelin. Alors, quand ce mystérieux informateur lui avait parlé d'un scoop, il l'avait écouté.

– Observez l’aéroport de Queenstown dans la semaine à venir. Je vous recontacterai.

C’était tout ce qu’avait dit l’homme. Plus que léger. Mais Toby était suffisamment désespéré pour sauter sur n’importe quelle occasion qui pourrait le conduire loin de ce trou. Les premiers jours, il avait douté, l’activité de l’aéroport n’avait rien que d’ordinaire, vols commerciaux, touristes, un peu de fret. Mais apparemment, la source savait quelque chose. Toby n’avait pas la moindre idée de ce qui se tramait. Avec un rassemblement pareil, c’était forcément important.

Son téléphone sonna. Un SMS. C’était sa source.

Convaincu ?

Toby répondit sans attendre.

Oui. Je suis prêt à vous rencontrer.

Quelques secondes plus tard, l’informateur envoya des coordonnées. Toby mit le contact, le vieux pick-up pétarada avant de se propulser. Il n’avait pas les moyens de s’acheter une voiture, alors son père lui prêtait la sienne. Elle puait le chien, était cabossée de toutes parts et la courroie de distribution hurlait à chaque changement de vitesse.

Il s’engagea sur le chemin de terre qui s’éloignait de la colline qui lui avait servi de poste d’observation. Une fois sur la route asphaltée, il prit vers le nord, dans la direction opposée à la ville. Sur sa droite, le lac Wakatipu scintillait sous la lumière oblique de la fin de journée, les montagnes en arrière-plan. La région était célèbre pour ses paysages fantastiques qui avaient servi de décor à la série de films adaptés du *Seigneur des anneaux*.

Toby roulait sur une route étroite qui serpentait au milieu des terres agricoles tandis que le jour tombait. Au bout d’une trentaine de minutes, une maison apparut au milieu des champs. C’était une construction moderne et rutilante qui semblait surgir de nulle part. Toby ne prit même pas la peine de vérifier sur son GPS. C’était forcément là.

Il se gara sur le bas-côté, descendit de la voiture et attendit devant le portail. La nuit était fraîche et pourtant il

transpirait. Son T-shirt lui collait à la peau. Un mélange de peur et d'excitation.

Nouveau SMS.

Je suis là.

Quelques secondes plus tard, le portail s'ouvrit automatiquement. Toby s'avança.

La maison, à une centaine de mètres devant lui, brillait de tous ses feux. Au pied d'un monticule dont on devinait la naissance dans le halo lumineux, une sorte de hangar avait été creusé. Deux portes monumentales en gardaient l'entrée. Toby songea qu'il y avait de quoi abriter plusieurs bus à deux étages.

*Qu'est-ce que vous planquez là-dessous ?*

Une silhouette l'attendait sur le seuil de la maison, à contre-jour. Quand il fut suffisamment près pour voir discerner son visage, il découvrit avec surprise qu'il s'agissait d'une femme. Elle avait modifié sa voix au téléphone. Elle devait avoir une quarantaine d'années. Ses traits étaient doux et sa peau, brune. Sans doute des ancêtres polynésiens, comme cela était fréquent en Nouvelle-Zélande.

– Vous avez l'argent ? lui lança-t-elle alors qu'il était encore à une dizaine de mètres d'elle.

Toby sortit une liasse de billets froissés de la poche de son jean et la lui tendit. Il n'avait jamais eu autant d'argent sur lui. Il avait dû batailler ferme pour convaincre le propriétaire du journal de lâcher le fric. Celui-ci ne croyait pas vraiment à cette histoire, il ne lui avait donné que la moitié de la somme. Toby avait dû compléter de sa poche. Ça avait intérêt à valoir le coup.

La femme s'empara de l'argent sans vérifier le montant, comme si cela ne l'intéressait pas.

– Suivez-moi.

Dans la maison, Toby aperçut une enfilade de pièces luxueusement meublées.

La femme se dirigea vers la cuisine. La pièce faisait le double de la taille de son appartement. Et contrairement à sa piaule

qui embaumait l'odeur de friture montant du *fish and chips* au rez-de-chaussée, ici tout était neuf et étincelant.

Ils s'assirent autour d'une table en marbre noir.

– Où sommes-nous ? demanda Toby.

– Vous connaissez Wail Sariak ?

Toby tiqua. Les grands journaux de Nouvelle-Zélande étaient tous à la recherche du richissime homme d'affaires américain. Une rumeur persistante prétendait qu'il avait acquis un passeport néo-zélandais en un temps record, en échange d'un don philanthropique plus que généreux. Sariak redoutait une catastrophe de grande ampleur et cherchait un point de chute. Le pays avait acquis une certaine réputation dans ce domaine en raison de son isolement et de son autosuffisance en ressources de base. Si ça pétait, c'était ici qu'il fallait être.

Depuis quelques mois, l'activité favorite des enquêteurs néo-zélandais était de traquer ces milliardaires qui achetaient par morceaux leur pays pour y aménager leur tanière. Et aucun ne suscitait plus d'intérêt que Wail Sariak. Un des hommes les plus riches, à la tête d'une des entreprises les plus capitalisées au monde. Mais aussi l'un des plus discrets et mystérieux. Aucune preuve de sa présence en Nouvelle-Zélande n'avait jamais été découverte. Il se disait toutefois qu'il y avait acquis un bunker entièrement souterrain, localisable uniquement par GPS. Certains avaient arpenté la région en hélicoptère, espérant identifier depuis le ciel une piste d'atterrissage privée qui trahirait l'endroit. Si Toby se trouvait réellement dans sa maison, il tenait le scoop de l'année.

– Bien sûr que je connais Sariak.

– Qu'est-ce qui me prouve que vous dites vrai ?

– Vous êtes allé à l'aéroport ?

– Oui.

– Vous les avez vus ?

– Le ballet des jets privés ? Difficile de le rater.

– Vous savez qui *ils* sont ?

– C'est à vous de me le dire.

– Des grands patrons, essentiellement. Il y a aussi quelques dirigeants politiques.

– Sariak est-il parmi eux ?

– Oui, il les a invités.

Toby marqua un temps d'arrêt étonné. Que pouvait bien venir faire tout ce beau monde à Queenstown ?

– C'est le jour du conseil, ajouta-t-elle.

– De quoi parlez-vous ? Un conseil d'administration ?

– Pas vraiment.

– Quoi alors ?

– Tous les ans, un petit groupe composé des hommes les plus puissants de la planète se réunit pour préparer le monde d'après.

– Après quoi ?

La femme le regarda avec stupéfaction.

– Après l'effondrement, bien entendu.

Un blanc passa. L'effondrement. On en revenait toujours à ces histoires d'apocalypse. Sur le sujet, l'état d'esprit de Toby oscillait entre optimisme et terreur pure. Bref, comme la plupart des gens, il ne savait foutrement pas quoi en penser.

– Cette année, le conseil doit prendre la décision la plus importante de son histoire.

– C'est-à-dire ?

– Il y a une fracture au sein du groupe. Ils sont tous d'accord sur le constat : l'effondrement est inévitable et il est pour bientôt. En revanche, ils ne sont pas d'accord sur la solution. Ils ont établi plusieurs scénarios WROL.

– WROL ?

– *Without Rule of Law*. Quand il n'y aura plus d'État, ni de loi. Ces scénarios sont des plans de sauvetage de l'élite quand la Terre sera devenue inhabitable et que les populations lutteront pour leur survie.

– Je croyais qu'ils avaient déjà pris leurs précautions. Le jour où ça bardera, ils se planqueront sous terre, non ?

– C’est effectivement l’un des scénarios. Une partie du conseil estime que la seule solution sera de vivre dans des bunkers pendant plusieurs années, en attendant que la vie à la surface redevienne possible. Alors ils pourront ressortir et rebâtir le monde.

– Et les autres, ceux qui ne sont pas d’accord ?

– Les autres sont plus optimistes, imaginent une alternative qui éviterait cette phase désagréable et...

– Comment savez-vous tout ça ? la coupa Toby.

Il avait la sensation de se faire mener en bateau. Son attitude se durcit. La femme ne sembla pas s’en émouvoir.

– Sariak me l’a dit.

– Pourquoi vous dirait-il ça ? Vous êtes sa bonne ?

Il y était allé au bluff. Il avait déduit qu’elle devait être au service de Sariak. Elle ne le contredit pas.

– Vous n’avez pas idée de ce qu’est la solitude des puissants. Ici, Sariak se sent en sécurité. Il me parle. Je ne sais pas pourquoi il fait ça. Je crois qu’il a besoin... d’une confidente.

– Alors pourquoi trahissez-vous sa confiance ? Vous avez un job en or.

Une ombre passa sur le visage de la femme. Toby fixa son interlocutrice.

– Cette solution miracle, c’est quoi ? la relança-t-il.

– C’est Sariak lui-même qui l’a développée. Il l’a baptisée Rainmaker. Même ses plus proches collaborateurs ne savent pas tout de son projet.

Toby écouta la femme jusque tard dans la nuit. Au fur et à mesure qu’elle lui livrait des détails, il comprit pourquoi elle avait décidé de parler à un journaliste de seconde zone comme lui. Elle n’avait que faire de l’argent. Cette somme, elle l’avait sans doute demandée pour dissimuler sa motivation réelle. Elle était terrifiée par ce qu’elle savait. Elle n’était qu’une modeste employée de maison auprès de qui Sariak s’épanchait. Cette confiance s’était révélée être une malédiction.

Un peu avant 1 heure du matin, elle mit brusquement fin à leur échange, le chassant presque de la maison.

Toby regagna son pick-up et fonça chez lui. Là, il ouvrit son ordinateur et se mit à écrire, aussi vite qu'il put.

Son excitation était telle qu'il ne comprit pas qu'il était en train de rédiger son dernier article. Un article que personne ne lirait jamais.



**Première partie**

**Les coupables paieront**



## Lundi 15 novembre

« Notre mode de vie n'est pas la norme. La majorité de la population mondiale vit dans une pauvreté extrême, dans la violence ou est soumise à un régime autoritaire. Nous avons connu ces heures sombres en Occident aussi. Cela s'est déjà produit et cela se produira encore. »

Viktor Kieffer, *Se préparer à l'effondrement*

### 1

Quelque part, à l'ouest de Paris.

La route ondulait à travers la forêt, tel un serpent d'asphalte endormi. Du ciel d'un noir d'encre tombait une pluie glaciale qui détrempeait le sol. De quoi décourager toute velléité de s'aventurer loin de la ville, peu avant minuit.

Les phares puissants trouèrent la nuit. La berline roulait à vive allure, soulevant un nuage de gouttelettes dans son sillage. L'homme conduisait, seul, l'œil rivé à l'écran de son GPS incrusté dans le tableau de bord en bois précieux. D'après le plan, il avait presque atteint sa destination. Il continua sur quelques centaines de mètres, puis ralentit au niveau d'un portail noir.

Rien ne laissait soupçonner que *cela* se trouvait ici, à moins d'une vingtaine de kilomètres de Paris, dans la paisible forêt de Fausses-Reposes. Seul indice du caractère inhabituel des lieux : le haut mur qui encerclait la propriété.

Le conducteur ouvrit la boîte à gants et en sortit une télécommande dotée d'un unique bouton qu'il pressa. Il se remémora les consignes qui lui avaient été données.

Lors de votre arrivée à la Résidence, une caméra scannera la plaque d'immatriculation de votre véhicule, ainsi que le visage de son conducteur. Veillez à ce que rien n'empêche votre identification.

L'homme s'avança sur son siège pour offrir son visage à la caméra invisible. Le lourd portail se mit à pivoter sans bruit.

Il engagea son véhicule dans l'allée rectiligne. Les phares repoussaient péniblement l'obscurité. Dans le rétroviseur, il ne distinguait que le rideau de pluie se refermant sur son passage. Après quelques centaines de mètres, il déboucha dans une clairière, parfaitement circulaire, comme si la forêt autour avait été découpée au laser. Des projecteurs fixés sur le toit d'un bâtiment en béton de forme triangulaire, grand comme un poste de garde, répandaient une lumière blanche presque aveuglante.

L'homme coupa le contact. Il observa un instant autour de lui. Trois voitures étaient garées sur le parking, en plus de la sienne. Sans doute d'autres acquéreurs qui, comme lui, n'avaient pas voulu attendre plus longtemps avant de découvrir la Résidence.

Avec un mélange d'excitation et d'appréhension, il se dirigea, sous la pluie battante, vers la porte blindée qui gardait l'entrée du bâtiment. Il remarqua qu'un cercle vert avait été peint sur le mur. La forme en était grossière, la peinture avait dégouliné, comme un tag exécuté à la va-vite.

Il reproduisit les gestes qu'il avait mémorisés : il se pencha devant le lecteur d'iris qui scanna le fond de son œil en une fraction de seconde, puis il composa son code personnel sur le clavier métallique avant de presser son index sur le capteur d'empreintes digitales. À l'issue de cette triple vérification, la porte se déclencha.

Le hall d'accueil rappelait les hôtels de luxe. Sol en marbre, banquettes profondes, bouquets de fleurs. Il se présenta devant

une rangée d'ascenseurs. Une cabine l'attendait. La voix synthétique, étrangement enjouée, l'accueillit d'un « Bonsoir, monsieur Dampierre. Bienvenue à la Résidence ». Les portes se refermèrent derrière lui dans un chuintement, et l'appareil entama sa descente. Un écran indiquait l'étage et un autre la profondeur. Le niveau -6, où se trouvait son appartement, était situé 70 mètres sous terre. Plus que suffisant pour être tranquille si la situation dégénérait en surface.

La cabine ralentit avant de s'immobiliser totalement. Les portes s'ouvrirent sur une vision irréaliste.

Dampierre s'avança avec une légère appréhension dans le vaste salon. Il était en tout point identique à celui du « Perce-Neige », son chalet à Chamonix, avec ses murs lambrissés, ses poutres apparentes, ses épais tapis crème qui répondaient aux moelleux rideaux encadrant les hautes fenêtres. Aux murs, les trophées de chasse, les piolets et autres vieux objets de la vie montagnarde qu'il affectionnait tant. Et à travers la fenêtre, il était là : le Mont-Blanc. Plus vrai que nature. Sa silhouette familière apparaissait au-dessus des conifères délicatement couverts d'une fine couche de neige. Dampierre s'approcha si près de la vitre qu'il y colla son nez. Il savait que les fenêtres étaient aveugles. Ce qu'il voyait était un film diffusé sur des écrans en ultra-haute définition. L'illusion était parfaite. Il songea qu'il avait eu raison de faire confiance à Plague.

Robert Plague. Le promoteur de la Résidence. Lorsque ce dernier lui avait proposé d'investir dans le projet, Dampierre avait d'abord refusé, mais Plague était un homme d'affaires habile, aux arguments affûtés. « Voyez cela comme une assurance vie », n'avait-il cessé de lui répéter avec son accent traînant, typique du sud des États-Unis.

Dampierre se dirigea vers le bar en bois blond pour constater que plusieurs caisses de son whisky préféré y étaient rangées. L'une des bouteilles était posée en évidence sur le meuble. L'heureux propriétaire s'empara du Yamazaki, s'en versa un verre et huma le nectar ambré avant de se laisser tomber sur l'une des banquettes.

Sous le regard des deux chamois au mur, le feu crépitait dans l'imposante cheminée en pierre. Il avait dû s'allumer automatiquement. Il n'y avait aucune bûche dans le foyer, simplement des becs de gaz et un ingénieux système de sonorisation. Rien qui pût laisser penser qu'on n'était pas dans un chalet savoyard raffiné, mais dans une cave. Un terrier pour milliardaires apeurés.

Dampierre saisit la télécommande sur la table basse.

*« Bienvenue à la Résidence, cher monsieur Dampierre. »*

Sur l'écran du téléviseur apparut le visage d'une pâleur spectrale de Plague.

Sa voix grave rappelait celle de Vincent Price, avec sa netteté dérangeante.

*« Félicitations, vous avez réalisé l'investissement le plus important de votre vie. Les travaux de construction sont désormais achevés et vous bénéficiez d'un accès illimité à votre appartement, ainsi qu'à la totalité des installations communes. En cas de situation dégradée, seuls vous-même et les membres autorisés de votre entourage pourrez pénétrer dans la Résidence. Tout a été pensé pour rendre votre séjour le plus agréable possible. Les membres autorisés de votre entourage... »*

Dampierre coupa le son. Les fines lèvres de Plague continuèrent à bouger en silence.

Le grand patron se demanda qui serait disposé à l'accompagner dans son refuge. Ses deux enfants vivaient aux États-Unis, leurs relations étaient maintenant réduites au strict minimum. Il n'y avait guère que sa femme qui pourrait l'y suivre. Sa pauvre femme. Supporterait-elle l'enfermement? Il en doutait. Il avait dû insister auprès de Plague pour que Marilynne puisse l'accompagner. Il savait pourtant qu'il ne l'aimait plus, mais la perspective d'un confinement solitaire l'effrayait plus encore.

Dampierre leva les yeux vers le téléviseur où Plague continuait à dérouler en silence son discours de bienvenue. Plague n'était-il pas aussi fou que ce monde dans lequel il fallait prévoir des bunkers?

Dampierre repensa à Queenstown. Les débats avaient été houleux. Sariak avait défendu le projet Rainmaker avec ardeur. Cependant, Dampierre, comme la plupart des membres du conseil, avait refusé de le suivre. Il détestait ces illuminés qui se prenaient pour Dieu et jouaient avec l'avenir du monde en développant des technologies qu'ils ne maîtrisaient pas. Son projet était insensé. Les bunkers étaient la seule option pour échapper à l'effondrement. Déplaisante mais efficace.

Nouvelle gorgée de single malt pour se réchauffer le cœur. Dampierre se remémora comment, des années auparavant, Robert Plague était venu à sa rencontre dans un restaurant huppé. À l'époque, il ne connaissait que de réputation l'Américain de La Nouvelle-Orléans. Issu d'une vieille famille aristocratique. De lointains ancêtres français et une éducation reçue dans les meilleures écoles privées suisses, ce qui expliquait sa parfaite connaissance de la langue de Molière. Traumatisé par l'ouragan Katrina et ses milliers de victimes, dont sa femme et sa fille faisaient partie, il avait décidé d'investir une partie de l'immense fortune familiale dans la construction de bunkers de luxe pour super-riches.

Ses premiers clients avaient été les patrons de la Silicon Valley. Mieux que les autres, ils savaient de quoi serait fait le monde de demain. Mieux que les autres, ils voyaient la catastrophe se profiler. Sur la grande horloge de l'apocalypse, il était minuit moins une. Nul ne savait quand, où et comment l'effondrement débiterait. Terrorisme ? Virus ? Révolte sociale ? Désastre écologique ? Mauvaises récoltes et famine ? Au fond, peu importait. Ce dont ils avaient conscience, c'était qu'il fallait préparer le moment – très proche – où il faudrait vivre en « situation dégradée ». C'était l'euphémisme utilisé par Plague.

Le premier projet avait été réalisé en Californie. Plague avait racheté pour une bouchée de pain un ancien silo à missiles dont l'armée n'avait plus l'usage. Son aménagement intérieur avait pris deux ans. Ses premiers clients avaient chaudement recommandé Plague à leurs amis partout dans le monde. Après

les États-Unis, l'homme d'affaires s'était rendu en France, mais il n'avait pas l'intention de construire avant d'avoir des acheteurs. Il lui en fallait dix pour assurer la rentabilité de l'opération. Plague en avait déjà convaincu neuf lorsqu'il avait croisé Dampierre, PDG du plus grand groupe automobile français. Il avait été un temps contesté suite au « scandale des tests truqués », mais le lancement d'un nouveau modèle électrique et un marketing habile avaient su apaiser les marchés et rétablir sa réputation.

*Crrrr crrrrr*

Un bruit étrange tira Dampierre de ses pensées. Comme un raclement au sol. Il se retourna et balaya le salon du regard. Vide.

Comme son verre.

Il se dirigea vers le bar et se versa une nouvelle rasade du liquide doré. Un dernier avant de reprendre la route, vers son manoir de Montfort-l'Amaury.

*Crrrr crrrrr*

Cette fois, il était certain de l'avoir entendu. Cela venait du salon. Tout près de lui.

Il traversa la pièce à la recherche de l'origine du bruit mystérieux. En vain. Il était seul. Il se dirigea vers le couloir qui distribuait les chambres à coucher. Ordre parfait. Les lits moelleux attendaient leurs occupants dans une lumière tamisée. À travers les fenêtres, les flocons numériques tombaient sur les sapins.

En entrant dans la chambre principale, il s'immobilisa. Il se souvint que c'était dans cette pièce que Plague l'avait placé. Le Sarcophage... Il devait être là, quelque part, habilement dissimulé. Un instant, il fut tenté d'en chercher l'ouverture, mais il réprima cette curiosité et retourna dans le salon. C'est alors qu'il remarqua une petite porte dérobée près de la cheminée. Sans doute un espace technique. La cheminée fonctionnait au gaz, les bonbonnes devaient y être entreposées.

*Crrrr crrrrr*

Dampierre se figea. Le bruit venait de l'autre côté du mur. Une coulée de sueur glissa dans son dos.

Les pensées se bouscuaient dans son esprit. D'un côté, la rationalité. Personne ne pouvait avoir pénétré ici, c'était impossible. Autant ouvrir cette porte et en avoir le cœur net. Et de l'autre, une sensation irréprensible, une intuition animale, une alarme dans son cerveau reptilien : il y a quelqu'un derrière ce mur.

Soudain, l'idée jaillit. Les vigiles de la Résidence. Il devait les appeler.

Dampierre se dirigea vers le téléphone, le regard braqué vers le local technique. Il saisit le combiné d'une main tremblante. Des pictogrammes indiquaient les touches à presser pour joindre le service désiré. Bon Dieu, il y avait vraiment tous les services d'un palace : blanchisserie, restaurant, médecin, accueil...

Dampierre identifia la touche de la sécurité, mais avant qu'il ne puisse la presser, la porte du local s'entrebâilla dans un grincement. Extrêmement lentement.

Tétanisé, Dampierre s'attendait à voir un agresseur se ruier sur lui. Mais rien ne se passa. La sueur perlait à son front, son cœur battait à tout rompre. Devenait-il fou ?

Il s'appuya au mur. Il sentit ses forces le quitter. Il s'agenouilla. Son regard croisa le verre de whisky posé sur la table basse.

Et il comprit. Il avait été drogué.

Gorge sèche, sensation d'étouffer. Dampierre rouvrit brusquement les yeux, aspirant avidement l'air. Trop rapidement. Une quinte de toux le secoua. Il voulut porter ses mains à sa bouche, mais il sentit qu'elles étaient entravées dans son dos. Il se contorsionna pour tenter de se libérer, en vain. Il était allongé à même le sol, à plat ventre, sur le béton froid. La pièce était plongée dans la pénombre. Il devina la présence de trois grosses bonbonnes de gaz à côté de lui. Il avait été transporté dans le local technique.

– Vous revenez à vous.

L'homme se positionna au-dessus de lui. Entièrement vêtu de noir et cagoulé, il avait une silhouette athlétique.

– Qui êtes-vous ? balbutia Dampierre.

– Qui je suis n'a pas d'importance.

– Comment êtes-vous entré ?

– Le lieu n'est pas aussi impénétrable que vous le pensez. Vous avez mal investi votre argent.

Dampierre ne put s'empêcher de penser que l'homme avait raison. Plague allait l'entendre.

– Que voulez-vous ?

– Vous faire payer vos crimes.

Dampierre regarda l'homme avec une incompréhension non feinte. Certes, il n'était pas un enfant de cœur, mais il n'était coupable d'aucun crime.

– De quoi parlez-vous ?

– Vous le savez bien. De vos voitures, de leurs moteurs thermiques déréglés, de la pollution que vous avez générée, de vos dissimulations.

Le PDG resta un instant interdit. Alors, c'était donc ça. Encore un de ces militants écolos à la con qui lui pourrissaient la vie. Habituellement, ils se contentaient de jeter des œufs pourris sur sa voiture de fonction. Cette fois, il avait manifestement affaire à un élément radicalisé. Les mecs allaient décidément trop loin.

– Vous plaisantez ! s'écria Dampierre en reprenant du poil de la bête. Qu'y puis-je si les consommateurs veulent des bagnoles qui polluent ?

L'homme masqué ne répondit pas. Ses pupilles noires le fixaient d'un air mauvais.

– Détachez-moi et nous parlerons. C'est de l'argent que vous voulez ? Je vous en donnerai.

Le capitaine d'industrie avait recouvré sa lucidité, il en avait vu d'autres, on n'arrivait pas à son niveau de responsabilité sans rencontrer des ennemis coriaces sur son chemin.

– Ne m’insultez pas avec votre argent, finit par dire le type.  
Je suis au service de la Justice et d’elle seule.

– Vous ne pourrez pas ressortir d’ici, vociféra Dampierre.

L’autre était impassible.

– Mais enfin, ça n’a aucun sens! Détachez-moi et je vous jure de vous laisser partir.

L’homme fourra violemment un morceau de tissu dans la bouche de Dampierre qui réprima un haut-le-cœur. Il tenta de recracher le bâillon. Il était enfoncé trop profondément.

L’agresseur posa son genou sur la nuque de Dampierre afin de l’immobiliser, face contre terre. Puis il sortit un petit objet d’une de ses poches. Sa lame aiguisée brilla dans l’obscurité.

Un cutter.

D’un geste assuré, il fendit la chemise de Dampierre, mettant son dos à nu.

– Je vais tâcher de faire vite, dit-il d’une voix douce.

Lorsque Dampierre sentit la lame s’enfoncer dans sa chair, son corps se cabra violemment avant de retomber sur le béton. Un râle étouffé tenta de s’échapper de sa gorge obstruée. Ses yeux se révoltèrent. L’homme lui entaillait la peau jusqu’à l’os.

– Je dois simplement écrire un message. N’y voyez rien de personnel. Au fond, vous n’êtes qu’un pantin. Il est temps de détruire le système. Restez tranquille.

Il poursuivit son travail d’écriture avec application. Dampierre faisait un effort surhumain pour contenir la souffrance insoutenable.

– Bien, bien, approuva l’homme quand il releva son stylet tranchant.

Dampierre baignait dans une mare de sang. Un flash l’aveugla. L’homme venait de prendre une photo. Il le retourna sur le dos.

– Vous allez pouvoir partir en paix.

L’agresseur se pencha vers l’une des bonbonnes de gaz, en ouvrit le robinet. Le flexible à la main, il s’approcha de Dampierre.

– Vous allez périr par là où vous avez péché, souffla-t-il en lui ôtant son bâillon.

Dampierre sentit son sang se figer. Cet homme n'était pas un militant écolo. C'était un meurtrier de sang-froid, probablement payé pour exécuter cette basse besogne.

– C'est Sariak qui vous envoie ? hasarda-t-il d'une voix étouffée, avant que la main gantée de cuir ne lui écarte la mâchoire.

Il sentit l'odeur d'œuf pourri du gaz.

*Impossible, pensa-t-il. Je ne peux pas mourir ainsi.*

Soudain, l'homme enfonça le tuyau profondément dans sa trachée, lui arrachant un spasme de douleur effroyable. Il voulut hurler, mais ne parvint qu'à émettre un cri étrangement aigu.

Dampierre suffoquait. Tout son esprit était concentré sur un seul objectif : ne pas inspirer. C'était son seul espoir. Ne pas remplir ses poumons de gaz. Mais son corps finit par le trahir après de longues secondes. Une inspiration réflexe. Profonde.

Se retenir à tout prix, ne pas inspirer une deuxième fois. C'était impossible.

Son corps lui refusa tout sursis. Il aspira l'air lourd. Il avait perdu la partie.

La sensation de suffocation se dissipa.

Elle laissa la place à un flottement.

Il était léger. Peut-être quelques regrets, mais il était trop tard.

Puis ce fut le noir.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5<sup>e</sup>

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue  
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site  
[www.lianalevi.fr](http://www.lianalevi.fr)

© Éditions Liana Levi, 2022.

Couverture : D. Hoch

Photo : © kicia\_papuga/GettyImages

Photo auteur : Julien Falsimagne/Leextra/Éditions Liana Levi

Cette édition électronique du livre *Le Grand Effondrement* de Sébastien Le Jean  
a été réalisée en mars 2022 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 979-10-349-0563-8)

ISBN ePDF : 979-10-349-0565-2